Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 2 (1979)

Heft: 3

Artikel: Walter Scott et les historiens

Autor: Molnar, Miklós

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870907

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

WALTER SCOTT ET LES HISTORIENS

«Lu dans l'Europe entière, (Scott) fut comparé et presque égalé à Shakespeare, eut plus de popularité que Voltaire, fit pleurer les modistes et les duchesses, et gagna six millions.»[1] Cette phrase un peu désinvolte d'Hippolyte Taine évoque l'image qu'ont eue de Scott les deux premières générations de ses lecteurs. Son immense popularité n'est plus à démontrer et des centaines d'articles vantaient ses qualités de poète, de narrateur et d'historien. Il fut sans doute l'auteur le plus célèbre de son temps et, même si, au gré de modes nouvelles, d'autres célébrités devaient prendre sa place, il ne devint quasiment jamais un auteur oublié. Les nombreuses bibliographies consacrées aux livres et aux articles écrits sur le romancier écossais contiennent plusieurs milliers de titres et celles de ses œuvres des centaines d'éditions dans toutes les langues du monde.[2]

Il eut aussi des imitateurs. Des «Walter Scott» allemands, hollandais, danois, suédois surgirent pour exploiter la mode créée par l'immense succès de son œuvre, de ses romans historiques en tout premier lieu. L'Ecossais n'était certes pas le seul à réussir en un genre que Taine appela la «poésie historique». Chateaubriand eut son heure de gloire ainsi que ses imitateurs à la même époque en France, Fenimore Cooper connut un succès comparable aux Etats-Unis avant de toucher l'Europe. Leur notoriété devait sans doute correspondre, comme le constate F. Baldensperger, à une certaine identité du goût, à ce qu'il appelle «la grande communion romantique» des années 1820[3]. Mais la notion de romantisme n'explique pas l'engouement extraordinaire du public pour Walter Scott, cet écrivain à la fois si proche et si différent de ses contemporains romantiques. Il devait avoir un talent secret pour entraîner ses lecteurs dans un univers romanesque inimitable. L'un de ses nombreux biographes cite à ce propos ce mot de Leslie Stephen: «Scott comprit et illustra mieux que quiconque la juste façon de relier le passé et le présent»[4].

Etudier ce secret que tant de critiques ont essayé de percer à jour dépasserait manifestement le cadre limité de nos deux

articles consacrés à Walter Scott. Aussi le premier s'attache-t-il à quelques questions concernant l'influence de l'écrivain écossais sur l'historiographie, et le second touche à l'attitude des historiens suisses romands à l'égard du roman historique de Walter Scott. Tous les deux s'insèrent par ailleurs dans un travail collectif de recherche sur les sources littéraires de l'histoire, soutenu par le Fonds National de la Recherche Scientifique. Ils s'appuient dans une large mesure sur les dossiers constitués par les collaborateurs de cette recherche: Marie-Claude Alamir-Paillard, Antoinette Blum et Irène Kruse.

I

W. Scott et l'historiographie

L'accueil

Des grands historiens anglais, allemands, français de la première moitié du XIXe siècle, aucun ou presque qui n'ait au moins partiellement subi l'influence de Walter Scott. Il en va de même dans tous les autres pays d'Europe, sinon immédiatement, du moins avec un décalage de quelques décennies. Outre les contemporains dont les déclarations enthousiastes pourraient à elles seules remplir les pages d'un article, l'influence de Scott persiste dans le temps par le truchement des Thierry, Michelet, Macaulay, Carlyle, jusqu'à Alison, Trevelyan et même plus loin. S'il n'est plus suivi comme modèle, il n'est pas pour autant écarté du nombre des précurseurs auxquels l'historiographie moderne doit quelque chose. Même l'histoire positiviste et historisante de la fin du XIXe siècle lui assigne une place, ne fût-ce que pour reconnaître en son influence une étape qu'il fallait dépasser. Lord Acton le disait en citant l'exemple de Ranke qui dut décider, pour devenir un historien, de « refouler » le poète que Scott avait éveillé en lui.

Mais revenons en arrière pour caractériser le climat de l'accueil que la première génération des historiens modernes a réservé au romancier écossais. Comme nous le montreront quelques exemples choisis, le roman historique de Scott permit aux historiens de son temps de se libérer de l'influence des différentes écoles pour lesquelles l'histoire était davantage un

genre éducatif et moralisant que l'étude de la vie et des passions véritables des hommes du passé. Il est peut-être paradoxal que ce soit un romancier, avec ses écrits romanesques mélangeant la recherche historique avec les personnages fictifs nés de son imagination, qui ait provoqué, chez les historiens, une prise de conscience en ce qui concerne l'objet de leur métier. Il n'en reste pas moins qu'en éveillant le goût non seulement de la «couleur locale» mais aussi celui de l'histoire comme une recherche de la réalité du passé, Scott contribua plus que tout autre à la naissance d'une nouvelle histoire qui se voulait une *connaissance* et non plus, comme avant, une leçon de morale ou de philosophie vêtue de costumes anciens.

Provoquée (en partie, bien entendu) par un romancier, cette prise de conscience ne pouvait être que confuse et légitimement suspectée d'être plus proche d'une vision romantique et romanesque du monde que de la réalité historique.

«Suspecte», la dette de reconnaissance mainte fois exprimée des historiens «narrateurs» comme Prospère de Barante qui a pris davantage de liberté à l'égard des faits que ne s'en est permis Scott comme romancier. «Suspect» également, l'éloge des romantiques Macaulay et Carlyle, le premier déclarant que «Sir Walter Scott (de même que cet apprenti qui a créé le plus beau vitrail de la cathédrale Lincoln en assemblant les morceaux de verre dont son maître s'était débarrassé) a fait usage, à les rendre jaloux, de ces fragments de vérité que les historiens ont dédaigneusement rejetés derrière eux. Sur la base de leur grapillage, il a élaboré des œuvres qui, même considérées comme histoires, sont à peine moins précieuses que les leurs»[5]. Pour Carlyle, «ces romans historiques [ceux de Scott] ont enseigné à tous cette vérité proche du truisme, bien qu'ignorée jusqu'alors par les historiographes et bien d'autres: le passé mondial fut réellement peuplé d'hommes vivants, non de protocoles, de papiers d'Etat, de polémiques et d'abstractions d'êtres humains»[6].

Cela dit, personne ne saurait cependant suspecter Ranke de céder à une faiblesse poético-romantique lorsqu'il rend hommage à Walter Scott. Celui qui devait inventer plus tard la maxime de l'histoire positiviste, selon laquelle on relate les faits «wie es eigentlich gewesen», situe aussi le romancier à sa juste place: «Les œuvres historiques romantiques de Sir Walter Scott, qui étaient bien connues dans toutes les langues et dans toutes les nations, jouèrent un rôle de premier plan dans l'éveil de mon intérêt pour les faits et gestes du passé»[7]. Mais la portion congrue

d'«éveilleur» qu'il lui attribue n'est juste que du point de vue du Ranke parvenu à l'apogée de son métier, car, au départ, Scott était aussi considéré comme un maître. Par Macaulay, certes, mais également par Thierry, au nombre de ceux qui lui sont restés les plus fidèles, jusque dans leur manière d'accorder la priorité au récit coloré et à la peinture des décors et des passions au détriment de l'exactitude. «Ce fut avec un transport d'enthousiasme que je saluai l'apparition du chef-d'œuvre d'*Ivanhoe*, écrit Thierry. Walter Scott venait de jeter un de ses regards d'aigle sur la période historique vers laquelle, depuis trois ans, se dirigeaient tous les efforts de ma pensée. Avec cette hardiesse d'exécution qui le caractérise... il avait coloré en poète une scène du long drame que je travaillais à construire avec la patience de l'historien. Ce qu'il y avait de réel au fond de son œuvre, les caractères généraux de l'époque où se trouvait placée l'action fictive, et où figuraient les personnages du roman, l'aspect politique du pays, les mœurs diverses et les relations mutuelles des classes d'hommes, tout était en accord avec les lignes du plan qui s'ébauchait alors dans mon esprit. Je l'avoue, au milieu des doutes qui accompagnent tout travail consciencieux, mon ardeur et ma confiance furent doublées par l'espèce de sanction indirecte qu'un de mes aperçus favoris recevait ainsi de l'homme que je regarde comme le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique»[8].

Cet acte d'allégeance pourrait donner lieu à plusieurs commentaires sur le fond du problème, car il ne se limite nullement à l'éloge de l'écrivain. En filigrane s'y trouve en fait une série de problèmes concernant le rapport entre le métier de l'historien, procédant patiemment à son travail d'érudition, et celui du poète. Il y a concordance dans l'objectif qui est, comme le dira plus tard Michelet, la «résurrection du passé»; certaines différences entre «l'action fictive» et «le réel au fond» n'échappaient toutefois pas à Thierry, quoi qu'en disent ses critiques, qui tenaient à le présenter comme une sorte de romancier déguisé en historien[9].

La controverse

Si l'accueil fait à Scott par les historiens ne laisse pas de doute quant à son ampleur, il n'en reste pas moins mitigé et de courte durée. Le grand public reste encore fidèle au romancier pour quelque temps, tandis que les historiens l'abandonnent bientôt comme «modèle», même si sa manière d'écrire suscite encore

l'admiration, voire la tentation de l'imiter, jusqu'au milieu du siècle.

Après 1830, le roman historique devint, d'après l'ouvrage de Maigron, «inutile» pour les historiens français[8]. Ceux-ci volent désormais de leurs propres ailes, travaillent avec acharnement et établissent petit à petit — comme aussi les historiens allemands — les règles méthodologiques de leur métier. Une fois l'intérêt pour les «choses vraies» du passé éveillé grâce à ce mélange d'authentique et d'imaginaire que fut le roman historique à la Walter Scott, les historiens n'ont plus besoin d'un tel modèle. Bien au contraire, celui-ci devient gênant, car l'exigence d'une rigueur scientifique de plus en plus pressante est incompatible avec les entorses que l'imagination du romancier fait subir à la réalité des faits. «L'illustre peintre de l'Ecosse me semble avoir créé un genre faux, écrit Chateaubriand non sans quelque jalousie. Il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire: le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien des histoires romanesques»[10]. Quoi qu'il en soit, en dépit de l'écho retentissant des *Waverley Novels*, très peu d'historiens peuvent, à proprement parler, être considérés comme les disciples de Scott. Ceux de l'école dite «narrative» peut-être, comme Prospère de Barante et, dans une moindre mesure, Thierry. Mais là s'arrête la liste en ce qui concerne la France, car Michelet par exemple, malgré ses affinités avec ce que Chateaubriand nomme «histoire romanesque», dépasse de loin cette catégorie.

La critique anglaise de l'époque abondait dans le même sens que Chateaubriand. John O. Hayden cite un grand nombre de critiques reprochant à l'écrivain le mélange des genres qu'il pratique dans ses romans... ou plutôt «romances» pour ceux qui tiennent de la sorte à marquer l'hétérogénéité qu'ils estiment absolue entre l'histoire et la littérature[11]. «Tandis que nous admirons la sincérité et la fécondité inventive de l'auteur, aucune autre impression ne subsiste que celle d'un spectacle pompeux ou d'une mascarade», s'exclame l'*Eclectic Review*[12] à propos d'*Ivanhoe*. Le *New Monthly Magazine*[13], quant à lui, déplore la «totale confusion du vrai et du faux», favorable, pense-t-il, à la «diffusion du credo Tory»: «L'auteur d'un roman historique peut omettre des faits, ou leur ajouter des inventions qui conservent un rapport avec ce qui est connu. Mais il n'a pas la licence de dénaturer la vérité par une mutation d'événements et de personnages en conséquence de laquelle, sous prétexte de divertissement, il produit de fausses impressions, ébranle les opinions des

hommes, et rend dans une large mesure nuisible l'une des connaissances humaines les plus utiles et les plus difficiles à élaborer.»

Aux critiques publiquement formulées s'ajoutaient les lettres adressées personnellement à l'auteur, lequel entretenait une correspondance extrêmement vaste avec ses lecteurs. Il leur répondait, pour se défendre, certes, mais aussi parce que sa méthode consistait à interposer entre le public et sa propre personne (longtemps tenue secrète) des narrateurs dont la fonction était précisément de réagir à la «commande sociale» exprimée par ses correspondants. Ce sujet mériterait d'ailleurs à lui seul une étude, tant cette médiation organisée pourrait donner lieu à une interprétation historique des écrits de Scott comme révélateurs non du passé médiéval... mais bien du présent contemporain des *Waverley Novels*.

Revenons à la polémique autour de l'authenticité de ces romans historiques, car Scott lui-même, contrairement à un Balzac, se voulait romancier-historien du temps de ses personnages et non point du temps de sa propre expérience vécue. Il se défendit donc, en nous livrant par ses justifications les secrets de sa méthode. Dans la grande édition de ses *Waverley Novels*, commencée en 1829[14], Scott donnait systématiquement des introductions définissant dans chacun de ses romans la part de la réalité historique documentée d'un côté, celle de son imagination créatrice de l'autre. Mais en 1817 déjà, dans la lettre-dédicace à *Ivanhoe*[15], puis en 1822, dans la lettre-préface à *Peveril of the Peak*[16], il livrait sa conception du roman historique. Tout un sujet encore que nous ne pouvons même esquisser dans le cadre étroit de notre article. Bornons-nous à citer, à titre d'illustration du procédé de Scott, certains passages significatifs de ces textes:

Nos ancêtres ne se distinguaient pas davantage de nous que les Juifs des Chrétiens; ils avaient des yeux, des mains, des organes, des dimensions, une raison, des affections, des passions; étaient nourris des mêmes aliments, blessés par les mêmes armes, sujets aux mêmes maladies, réchauffés et refroidis par le même hiver et le même été que nous. Ainsi le sens général de leurs affections et de leurs sentiments doit avoir revêtu une mesure semblable au nôtre (1817).

Curieux raisonnement métahistorique de la part du promoteur de la «couleur locale»! Un peu plus tard, en 1822, comme son interlocuteur fictif lui oppose la tristesse et l'indignation du

voyageur humaniste apercevant en Grèce un kiosque turc érigé sur les ruines d'un temple antique, la réplique de l'auteur-narrateur est la suivante: «Du moment qu'on ne peut reconstruire le temple, un kiosque peut fort bien faire l'affaire, ne trouvez-vous pas?» Et plus loin: «Les ressources de l'histoire sont accessibles à chacun, et ne sont pas davantage épuisées ou apprauvries par les suggestions qui leur sont empruntées que la source n'est tarie par l'eau soustraite pour usage domestique.»

La discussion sur le mélange du vrai et du faux dans les œuvres romanesques de Scott devait être rapidement dépassée par l'évolution de l'historiographie. Pour l'historien à prétention désormais scientifique, peu importait ce mélange. Utiliser les *Waverley Novels* comme source de connaissance ne lui venait même pas à l'idée, pour la simple et bonne raison qu'il avait tout loisir de se documenter lui-même aussi bien, sinon mieux, que le romancier écossais. «C'est chez Walter Scott que nous avons appris l'histoire — relève Hippolyte Taine. Et cependant est-ce de l'histoire?»[17].

La question de l'influence de Scott n'était pas pour autant close; elle ne fut que déplacée vers d'autres interrogations. Pourquoi cette influence? Pourquoi ce rejet?

Le climat romantique et l'histoire

Si Scott eut l'occasion d'«apprendre» aux historiens leur métier (mais sans la critique ni la méthode), cela tient sans doute au fait que l'œuvre de l'Ecossais participait à un climat communément appelé romantique. Elle y participe tout en amplifiant certains caractères, comme l'intérêt pour la «couleur locale», au lieu d'un décor planétaire éternellement inchangé, le goût de la narration au lieu des leçons de philosophie, le goût des histoires pleines de vie et de sentiment, ainsi que la popularité de héros relativement simples dans lesquels le public se reconnaît aisément. Ces caractères tiennent vraisemblablement aux aspirations éveillées par les changements sociaux, politiques et nationaux de l'époque, bien qu'il soit extrêmement aléatoire de les y ramener. Entre la guerre d'Indépendance des treize colonies américaines, la Révolution française et les mouvements révolutionnaires et nationaux du milieu du XIXe siècle, le monde européo-américain a connu des bouleversements d'une telle variété qu'il est interdit à l'historien de les réduire à quelque commun dénominateur que ce soit. Fin de l'Ancien régime, révolution industrielle, avène-

ment de la bourgeoisie? Certes, mais avec quel décalage temporel d'un pays à l'autre, avec quelles différences sociologiques, avec quels écarts de mentalités collectives! Gestation et affirmation des communautés nationales, alors? Cela fut aussi, à n'en pas douter, l'une des caractéristiques particulièrement importantes d'une longue période de l'histoire européenne, avant son extension au monde asiatique, mais elle présente également de telles différences d'un cas à l'autre qu'il nous paraît impossible d'user du concept de nationalité afin d'expliquer le climat intellectuel dans lequel prit naissance la conscience historique de l'homme moderne du XIXe siècle.

Et pourtant ce climat existe... Preuve en est aussi bien la littérature de l'ère romantique que l'historiographie qui prend conscience de sa fonction spécifique, détachée des servitudes théologiques, puis philosophiques et didactiques, comme témoignage authentique et comme mémoire collective de l'humanité. L'ère romantique de l'historiographie apparaît comme un intermède entre une enfance tout empreinte de poésie à la Walter Scott, et son âge adulte marqué par le souci d'exactitude du positivisme naissant. Là encore, l'établissement de relations causales nous semble périlleux.

Et pourtant, nous disions qu'un certain climat existe. Il suffit de lire les œuvres de Mme de Staël pour s'en rendre compte à propos de l'Allemagne. En ce qui concerne l'histoire en particulier, un article d'Henri Tronchon retrace les caractéristiques de ce climat en France sous ce titre: «Les études historiques et la philosophie de l'histoire aux alentours de 1830»[18]

> Une sorte de crise historique s'est ouverte vers 1820, une fois le silence bien fait, comme dit Augustin Thierry, sur dix années telles que la France n'en avait jamais vues de pareilles: une «nouvelle intelligence de l'histoire» a semblé naître, à point nommé, à l'heure où se complète la série des renversements politiques.

Et l'auteur de poursuivre: «Est-ce Walter Scott, comme l'assure Stendhal, qui crée cette 'mode' de l'histoire en France? Ou Walter Scott, et aussi Chateaubriand, Thierry, ceux qui les suivirent, n'ont-ils été qu'un des facteurs — fort important — de cette révolution? Après ces dix années inouïes, pouvait-il ne pas se trouver chez nous 'cinq ou six hommes d'Etat', dit encore Stendhal, pour écrire l'histoire.»

Camille Jullian, qui se penche, lui aussi, sur ce phénomène complexe de la naissance de la nouvelle histoire[19], met également l'accent sur ce climat créé par les bouleversements dans une période où les événements se succèdent à une allure vertigineuse et bousculent les hommes d'une manière encore jamais vue. Le concept d'« accélération de l'histoire » n'a pas encore été inventé à ce début du XIXe siècle, ni non plus quelque septante ans plus tard, quand Jullian écrit son ouvrage; le phénomène existait néanmoins. Le climat que nous essayons de saisir au moyen de notions fuyantes et diffuses est peut-être davantage le fruit de cette accélération que de telle ou telle relation causale. « Les générations précédentes, celles de 1789 à 1815, avaient vécu, en vingt-cinq ans, plus d'événements que dix siècles d'humanité, et des événements plus différents et plus importants. On avait marché, dans la vie, au triple galop. Et par là les hommes avaient eu la vision, la sensation visible, de l'histoire qui se déroule, qui se développe. Sous les règnes monotones de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, le commun peuple n'avait pas eu ce sentiment des événements qui se succèdent, qui s'expliquent et qui s'enchaînent ». Après 1815, le jeune homme, à défaut de pouvoir « faire l'histoire, l'étudie »[20].

Vers un autre débat

Mais retournons au génial Ecossais qui, grâce à une sensibilité extraordinaire, a su capter les aspirations des hommes en leur conférant une expression romanesque séduisante par la puissance de son imagination en même temps que par l'impression de similitude entre l'aventure vécue par ses héros et celle vécue par la génération de ses lecteurs, ainsi que le relève F. Baldensperger[21] en parlant de « la grande communion romantique de 1827: sous le signe de Walter Scott ». Plus proche de nous, l'entretien avec l'éminent critique littéraire marxiste Pierre Barbéris, intitulé « De l'histoire innocente à l'histoire impure »[22], pousse sans doute plus loin la recherche d'une analogie entre le roman historique et l'historiographie d'une part, et de l'autre les besoins socio-politiques auxquels ces nouveaux genres répondent... tout en les devançant: « La littérature, dit-il notamment, devance toutes les idéologies, elle pressent les problèmes que les idéologies ne voient pas encore ». Et plus loin: « Walter Scott apporte une explication philosophique à une situation historique. Et si la bourgeoisie française est fascinée par Walter Scott, c'est parce

qu'à travers lui elle découvre dans l'histoire d'Angleterre des problèmes qui sont alors les siens». Explication peut-être trop claire pour être exacte, mais qui permet de faire le rapprochement entre les conflits romanesques des personnages des *Waverley Novels* d'un côté et de l'autre les préoccupations des historiens français de mettre en scène les conflits sociaux perçus d'abord comme luttes de races avant d'être appréhendés comme luttes de classes.

C'est ce qui explique aussi pourquoi un György Lukács, a priori peu sensible à une littérature qui pourrait éveiller la nostalgie d'un passé médiéval révolu, tient Scott pour un des plus grands écrivains réalistes de la littérature mondiale. Serait-ce qu'il voit dans le genre du roman historique une forme d'expression correspondant à la *Weltanschauung* de la société bourgeoise triomphante? Il n'en est rien, vu que Scott est quasiment le seul auteur de romans historiques qui trouve faveur auprès du théoricien hongrois. Serait-ce alors que Lukács considère Scott comme un écrivain dont le réalisme contemporain prend en quelque sorte les traits du décor et des costumes médiévaux? Rien de tel non plus. On serait en droit de s'en étonner, étant donné que, selon la logique interne de la théorie du réalisme de Lukács, l'œil critique devrait découvrir derrière les personnages des *Waverley Novels* ou à travers eux les hommes et leurs conflits sociaux dans l'Angleterre de la Révolution industrielle. Mais de cela, il n'est pas question. Pour Lukács, le réalisme de Scott consiste à mettre en scène une histoire de longue durée, une sorte d'épopée en prose du peuple d'Angleterre et d'Ecosse, étalée sur plusieurs siècles. Ce n'est pas une période déterminée de l'histoire qui s'y trouve représentée, c'est l'Histoire elle-même, en tant que processus d'évolution de l'humanité. «La chaîne des crises, écrit Lukács, s'étend depuis les premières grandes luttes de la bourgeoisie écossaise naissante avec la noblesse et la tentative de la royauté d'utiliser ces luttes pour renforcer le pouvoir central *(The Fair Maid of Perth* — fin du XVIe siècle), jusqu'aux dernières tentatives des Stuart pour faire tourner en arrière la roue de l'histoire et restaurer l'absolutisme périmé dans une Angleterre déjà fort avancée sur la voie du capitalisme (*Rob Roy* — fin du XVIIIe siècle)»[23].

Historique et réaliste, Scott l'est par conséquent non pas dans le sens commun du réalisme (pour Lukács: naturalisme) de la description des «détails» de la vie, ni non plus dans le sens plus largement sociologique de la peinture des mœurs, des mentalités

et de la pratique sociale d'une époque délimitée, mais il l'est dans le sens... du « sens de l'histoire ». Il met en scène l'histoire en train de se faire ou, pour utiliser le jargon hégéliano-marxiste, l'histoire en tant que nécessité, comme loi et tendance de l'évolution d'un type de société donné (en l'occurrence la société gentilice des clans) à un autre (la société bourgeoise). En un mot, c'est une conception de l'histoire qui est ici valorisée en tant que réalisme et non pas à proprement parler le roman historique, que ce soit comme genre ou comme représentation déguisée d'une réalité contemporaine[24]. De plus, le romantisme comme tel ne trouve pas davantage la faveur de Lukács. De fait, le plus « romantique » des romantiques ne l'était guère, selon la plupart des critères qu'on associe généralement pour caractériser la masse disparate des œuvres allant de Schiller à Victor Hugo. Il y a certes des traits communs entre ces milliers d'écrivains répartis sur plus d'un demi-siècle: la rupture avec les règles et conventions du classicisme, une redécouverte de l'homme vivant opposé à l'homme façonné par la nature éternelle, une nouvelle sensibilité. Ces critères pourraient encore s'appliquer à Walter Scott, quoique sa sensibilité le portât davantage à la nature qu'à l'univers des sentiments. Cependant, dès qu'on place le trait essentiel du romantisme dans la sensibilité de l'« âme » et dans le culte du Moi, il est plus difficile d'assimiler l'univers romanesque de Scott à la « grande communion romantique ». Or, selon certains[25], ce culte du Moi ainsi que l'hypertrophie de l'imagination auraient été les authentiques traits distinctifs de la mode romantique, exprimant « l'horreur de la réalité et le désir d'y échapper ». Cette image du romantisme est, on le voit, difficilement compatible aussi bien avec Scott qu'avec le métier d'historien.

Conclusions

Aujourd'hui, un historien s'inspirant de Walter Scott ne ferait que sourire. Et même en son temps, comme nous l'avons constaté, son influence fut de très courte durée. Plus tard, vers la fin du siècle, toute allusion à une authenticité quelconque à propos de Scott eût été considérée comme un signe de dilettantisme ridicule. « Sous l'influence du romantisme, lit-on dans la « bible » positiviste de Langlois et Seignobos[26], les historiens cherchèrent des procédés d'exposition plus vivants... propres à frapper, à 'émouvoir' le public, à lui donner une impression poétique des réalités disparues (...). C'est une préoccupation

assurément non scientifique, mais littéraire. Quelques historiens romantiques ont glissé sur cette pente jusqu'au roman historique.» Repoussé d'abord à juste titre, le modèle des *Waverley Novels* fut bientôt agité comme un épouvantail. Or, glisser sur la pente du positivisme jusqu'à cette condamnation, c'était méconnaître l'importance de Scott comme étape de la prise de conscience historique.

L'univers romanesque de l'écrivain éveillait non seulement chez ses contemporains le goût pour le passé, mais apportait aux historiens la notion d'un temps historique dynamique qui jusqu'ici leur avait fait défaut, l'idée d'une histoire en mouvement dans la continuité et la discontinuité, la progression et la rupture (sans pour autant voir dans l'œuvre de Scott, comme Lukács, une sorte de matérialisme historique romanesque).

Davantage: le positivisme lui-même, paradoxalement, est redevable à l'illustre romancier. Car, pour élaborer les instruments d'une critique scientifique des sources donnant accès à la réalité, il fallait tout d'abord prendre conscience de la fonction de l'histoire comme accès à cette réalité, au lieu d'être leçon de philosophie ou simple divertissement. Avant de déterminer les critères de la recherche, il fallait que quelqu'un manifeste la prétention de faire de l'histoire au sens moderne. Walter Scott, en romancier, fournit l'illusion de plonger ses lecteurs dans le «vrai» passé; aux historiens ensuite de débarrasser cette représentation de ses accessoires romanesques et d'élaborer les outils d'un métier désormais séparé de la littérature.

Toutefois, l'empreinte laissée par le passage du romancier dans le territoire de Clio ne saurait se limiter à une opération consistant à éliminer de Scott ce qui était illusion et à en garder ce qui était authentique du point de vue proprement historique. Pour certains, nous l'avons vu, les *Waverley Novels* semblaient authentiques non pas malgré l'imagination débordante du romancier, mais au contraire grâce à elle. Rien de plus aisé que de démontrer avec l'appareil scientifique dont dispose aujourd'hui le chercheur, les erreurs commises entre autres par un Michelet, lequel laissait vagabonder son imagination pour reconstituer une histoire «intégrale». Ce genre de reproche est certes fondé sur le plan strictement scientifique d'une histoire qui ne poursuit qu'une reconstitution des faits. Mais c'est oublier que la leçon tirée de Scott par les historiens, appelés romantiques à tort ou à raison, ne se limitait pas à la vision étriquée des futurs «positivistes». Ils cherchaient à fonder — d'une manière certes très

imparfaite — une conception d'histoire «totale» avant la lettre, une histoire de la «vie intégrale» incluant les faits politiques, mais aussi sociaux, spirituels, émotionnels. Ce dont se réclame aujourd'hui la «nouvelle histoire», issue de l'Ecole des *Annales*, se doit en fait de reconnaître un précurseur dans ce groupe des historiens réputés romantiques, dont l'ambition recouvrait bien toute une série de domaines désignés aujourd'hui de noms très savants: la pratique sociale, les mentalités collectives, l'histoire sociale, la psychologie des masses, l'histoire de l'imaginaire...

Pour conclure, ces deux remarques: dans les romans de Scott, les hommes simples, le «peuple», font leur véritable apparition, exerçant sur les historiens qui avaient connu ce peuple en mouvement une grande fascination. La tendance déjà existante de peindre la lutte des «races», puis la lutte des «classes» s'en trouve renforcée, amplifiée, voire magnifiée. D'où l'effet de Scott sur le caractère populaire ou populiste de cette historiographie naissante. Mais il y avait plus que cela, du fait que même les héros, les personnages centraux de romans historiques étaient des héros simples, au contraire des individus élevés au rang de démiurges chez un Carlyle. Le héros de Scott n'est pas cet individu qui «fait» l'histoire, mais l'homme qui attend que la société vienne à lui, qu'elle fasse appel à son action, qu'elle l'entraîne dans son tourbillon. C'est dire aussi que par l'intermédiaire de Scott se dessine le contour d'une histoire sociale de l'homme, de l'environnement et de l'action.

Miklós MOLNAR.

NOTES

[1] Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, 1863, T. III, p. 481.

[3] Voir l'orientation bibliographique sur Walter Scott dans *The English Romantic Poets and Essayists*, edited by Carolyn Washburn Houtchens et Lawrence Huston Houtchens, New York – London, New York University Press 1968, pp. 117-118.

[3] Fernand Baldensperger, « La grande communion romantique de 1827 : sous le signe de Walter Scott », *Revue de littérature comparée*, n° 7, janvier-mars 1927, pp. 47-86.

[4] A.O.J. Cockshut, *The Achievement of Walter Scott*, New York, New York University Press, 1969, p. 8.

[5] Th. B. Macaulay, « The Romance of History : England », *Edinburgh Review*, mai 1828, inJohn O. Hayden, *Scott. The Critical Heritage*, Londres, Routledge, 1970, p. 309.

[6] John Rigby Hale, ed., *The Evolution of British Historiography From Bacon to Namier*, Londres – Melbourne, Macmillan, 1967, p. 36.

[7] Ibid.

[8] Louis Maigron, *Le roman historique à l'époque du romantisme. Essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, Champion, 1912, 2e éd., p. 217.

[9] Pour une opinion nuancée sur Thierry, cf. Eduard Fueter, *Histoire de l'historiographie moderne*, trad. de l'allemand par Emile Jeanmaire, Paris, 1914, pp. 555-559.

[10] Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise et considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*, Paris, 1836, T. II, p. 312.

[11] *Monthly Magazine*, février 1820, in Hayden, op. cit., p. 177.

[12] *Eclectic Review*, juin 1820, in Hayden, op. cit., p. 190.

[13] *New Monthly Magazine*, juillet 1823, in Haydn, op. cit., pp. 276-278.

[14] Edinburgh, Cadell and Co.

[15] Ioan Williams, *Sir Walter Scott on Novelists and Fiction*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1968, pp. 435-438.

[16] Haydn, op. cit., pp. 263-268.

[17] Taine, op. cit., p. 486.

[18] *Revue de synthèse historique*, décembre 1922, pp. 35-71.

[19] Camille Jullian, « Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration », *Revue de synthèse historique*, octobre 1906, pp. 129-142.

[20] Jullian, op. cit., p. 135.

[21] Op. cit., p. 48. Cf. aussi l'article de Pierre Abraham dans *Annales*, avril 1931 : « Arts et sciences, témoins de l'histoire sociale ».

[22] *La Nouvelle Revue française*, n° spécial sur le roman historique, octobre 1972, pp. 248-264.

[23] György Lukács, *Le Roman historique*, Paris, Payot, 1965 (trad. française), pp. 60-61. Cf. aussi pp. 35-37 et passim pour les conceptions de Lukács concernant la représentation de la vie populaire chez Scott, ses personnages typiques en un autre sens que chez Balzac ou Stendhal...

[24] Dans une de ses livraisons consacrée au roman historique, la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (mars-juin 1975, n°s 2-3), publie plusieurs articles ayant trait, entre autres, aux romans de Walter Scott et à leur rapport avec l'histoire et l'historiographie. Plusieurs articles se réfèrent également à Georges Lukacs, dont celui de Claude Duchet, « L'illusion historique : l'enseignement des préfaces (1815-1832) », pp. 245-267. L'article de Jean Molino, « Qu'est-ce que le roman historique ? » (pp. 195-234) donne une présentation critique de la théorie de Lukacs sur le roman historique et de ses idées sur le réalisme de Walter Scott.

[25] Paul van Tieghem, *Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1948 et 1969, p. 225.

[26] *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898, pp. 260-261.

M. M.